

ANNA ALBINUS

Revolver Christi

Traduit de l'allemand par
PAULINE FOIS



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2025

TITRE ORIGINAL

Revolver Christi

A-T-IL vraiment tiré – on ne le saura jamais avec certitude. La dernière analyse de l’arme remonte à dix ans, et même si l’on dispose à présent de meilleures techniques, il n’y a pas de découvertes à en attendre concernant l’incident, si bien que pour des raisons de conservation, on a exclu toute nouvelle analyse. Mais les gens affluent quand même. Dix ans après la dernière exposition publique et en seulement trois semaines, le pèlerinage au Revolver du Christ bat déjà tous les records de fréquentation. Plus de cent mille pèlerins se sont rendus jusqu’au reliquaire de la cathédrale, les hôtels de la ville affichent complet pendant des semaines. Pour la mise en scène de la relique, on a réussi à engager un des artistes lumière les plus prisés du moment. Dans la vitrine d’exposition, réalisée sur mesure en verre antireflet incassable, suspendue à la croisée du transept par des câbles en acier, à hauteur exacte du tabernacle, le Revolver repose sur une plaque transparente, le canon pointé vers la nef, de sorte qu’un visiteur de taille moyenne puisse observer la relique sous tous ses angles. Pour assurer

Le présent ouvrage a paru pour la première fois en 2021 aux éditions fotOTAPETA à Berlin.

© Copyright by edition.fotOTAPETA, Berlin, 2021. All rights reserved.

© Éditions Allia, Paris, 2025, pour la traduction française.

une gestion optimale des flux, des créneaux horaires sont attribués aux visiteurs et des agents de sécurité surveillent l'entrée ainsi que l'application des consignes, en particulier l'interdiction de filmer et de photographier. Au total, le Revolver sera exposé pour une durée de trois mois, plus longtemps qu'il ne l'a jamais été.

Le 17 juillet 1908, aux environs de 2 h 15, le sacristain de la cathédrale avait découvert sur les marches du chœur le corps sans vie de l'apprenti électricien Peter Zochen, tué d'une balle dans la tête par le Revolver du Christ. Le jeune homme de dix-sept ans s'était introduit dans la cathédrale par le portail latéral ouest, quelqu'un avait extrait la relique du coffret d'exposition qui n'était pas surveillé à l'époque et consistait encore en une structure en bois pourvue de vitres, semblable à une imposante lanterne, avec un fond tapissé de velours bleu. Une balle était logée dans la tête de Peter Zochen, tandis que l'arme, sans munition, avait été soigneusement replacée sur le velours. Or, la serrure ayant été forcée, le coffret ne fermait point et la porte vitrée était donc restée ouverte. Dans la main gauche du mort se trouvait un bout de papier enroulé sur lequel on pouvait lire, écrits de sa main, les

mots : *blessé par l'Amour du Christ*. En examinant le corps, on constata au niveau du plexus solaire une blessure superficielle de forme arrondie, rouge comme un stigmat. Il ressortit des interrogatoires des proches, amis et connaissances du mort que celui-ci n'était pas particulièrement religieux, n'avait même presque jamais mis les pieds dans une église et n'avait parlé à personne ni du pèlerinage, ni du Revolver. Stefanie Höfgen, dite Fanny, âgée de seize ans, domestique de son état, reconnut avoir entretenu une relation amoureuse avec le défunt durant un an, à laquelle elle avait mis fin au printemps, après en avoir rencontré un autre au marché de Pâques qui lui plaisait mieux. Le défunt, dit-elle, avait accepté sa décision sans tenter de la reconquérir, ce qui l'avait presque vexée mais finalement confortée dans son choix ; d'ailleurs Peter, elle l'avait à peine revu depuis, si ce n'est une ou deux fois par hasard en allant se baigner au lac, et ils ne s'étaient pas parlé. Réveillé par le bruit du coup de feu résonnant dans la voûte, le sacristain, qui s'était précipité dans l'église quelques minutes plus tard, déclara avoir trouvé les lieux plongés dans le calme et dans l'obscurité, si bien qu'en entrant il n'avait pu distinguer le corps étendu sur les

marches qu'à la lueur de la lampe éternelle, mais qu'il avait aussitôt allumé l'éclairage dans la sacristie pour se faire une idée de la situation. Une fois agenouillé près du corps pour vérifier si le jeune homme respirait encore, il avait soudain eu l'impression que quelqu'un était assis derrière lui, dans le bas-côté gauche; cependant, en se retournant, il n'avait vu personne. Les empreintes digitales du mort avaient été retrouvées sur l'arme. L'exposition avait fermé ses portes pendant une semaine à cause de l'incident, mais n'en attira que plus de visiteurs par la suite, le fait divers ayant fait sensation dans tout le pays. Dès lors, il avait été exigé que la relique fût placée sous surveillance continue durant l'exposition décennale; quant à la mort de l'apprenti électricien, elle n'avait jamais été élucidée, même si l'on s'accordait en général sur un suicide par dépit amoureux. En 2008, à l'occasion du centenaire de la mort du jeune homme, on avait effectué une nouvelle analyse de l'arme et organisé parallèlement une vaste exposition informative sur l'affaire et son écho médiatique. Cette année, dans le fascicule à destination des visiteurs, proposé en plusieurs langues à l'entrée de la cathédrale, l'histoire n'était même pas mentionnée. On avait toutefois réussi à obtenir en

prêt l'une des trois icônes encore conservées du Christ à l'arme. Une délégation constituée de représentants de l'Église, d'historiens de l'art et de conservateurs avait fait le déplacement jusqu'au monastère d'Umma Maram en Basse-Égypte afin de réceptionner, dans les conditions de sécurité les plus strictes, l'icône de dix-huit centimètres sur vingt-six datant du VIII^e siècle. Si la secte des Combattants du Christ avait été interdite en 637 par un concile œcuménique, un groupuscule s'était néanmoins maintenu dans la région d'Umma Maram jusqu'au IX^e siècle. Les Combattants, plus rarement les Combattantes, se considéraient comme frappés par l'Amour de Dieu, blessant à leur tour au nom de cet Amour. Dans la Passion du Christ, disaient-ils, Dieu avait érigé la douleur en forme suprême du dévouement, et bien que le Christ eût condamné la violence dans ses préceptes, il s'était révélé aux élus dans la douleur et la meurtrissure. En Béthanie, il était apparu à Lazare et à ses sœurs Marie et Marthe après la Résurrection, une épée à la main, et avait dit: *Blessez-les de mon Amour!* Une fois qu'il avait disparu, les mains de Marthe s'étaient mises à saigner et le sang n'avait cessé de couler qu'au moment où elle s'était saisie d'un

couteau pour préparer à manger à ses frères et sœurs. Lazare et Marie avaient fait un rêve récurrent dans lequel le Christ à l'arme, descendant vers Jérusalem, se retournait plusieurs fois vers eux qui, vêtus d'armures, le suivaient à distance. Un premier rassemblement de Combattants s'était formé du vivant du frère et de la sœur, n'agissant bien entendu que dans l'ombre. Au IV^e siècle, le moine Hannas de Ménas transcrivit les visions d'une femme nommée Damaris qui était venue le trouver après que le Christ armé lui était apparu à plusieurs reprises, lui intimant de se battre au nom de son Amour. Ce sont ces descriptions de Damaris qui donnèrent lieu aux premières icônes du Christ à l'arme. L'image se diffusa dans l'ensemble du bassin levantin, mais semble n'avoir circulé qu'entre initiés. Après l'interdiction des Combattants du Christ, la plupart des icônes furent détruites par peur des persécutions. Nous n'avons aujourd'hui connaissance que de trois exemplaires, tous provenant des environs d'Umma Maram, dont l'un est tellement endommagé qu'il ne reste que des fragments du buste caractéristique du Christ; le degré de dévastation de la tête comme de la poitrine, notamment, fait douter quelques experts qu'il s'agisse bel et bien d'un

Christ à l'arme et non de la représentation d'un Combattant ordinaire. En raison des exigences spécifiques en matière d'humidité et de luminosité, l'exemplaire emprunté ne peut être exposé conjointement à la relique dans la cathédrale et se trouve au musée des Beaux-Arts de la ville, où les visiteurs de l'exposition bénéficient d'un ticket combiné; une navette circule entre la cathédrale et le musée.

Jeudi 5 juillet 2018, au vingt-troisième jour de l'exposition, à 12 h 07, retentit dans la cathédrale un coup de feu. La vitrine éclata comme une vitre de voiture en mille petits cubes projetés en un éclair à travers la nef et sur les bancs. Dans la vidéo de surveillance, le bruit du verre brisé retombant en pluie se perd dans les cris des visiteurs. Comme dans une chorégraphie répétée des centaines de fois, le tireur bondit d'une distance d'environ trois mètres vers la cible atteinte et, de sa main gauche, rattrape au vol le Revolver, tenant son arme dans l'autre main, le doigt toujours sur la détente. Amortissant le saut avec les genoux, jambe avant fléchie, il atterrit sous les câbles qui retenaient jusqu'ici la vitrine et continuent d'osciller dans le vide, puis, bien d'aplomb, ramène les bras le long du corps dans un mouvement impeccablement synchrone. Si l'on

interrompt la vidéo au moment où les bras du tireur se trouvent à la hauteur de sa poitrine, prêts à s'abaisser, on remarque que les deux armes sont de forme et de taille identiques. Quelques instants plus tard, des agents de sécurité accourent et maîtrisent le tireur, qui n'oppose aucune résistance. D'après les investigations, l'individu arrêté est une dénommée Johanna Wächter, 32 ans, employée dans un cabinet d'avocats. Le Revolver du Christ, tout comme l'arme utilisée par J. Wächter, ont été transférés le jour même au meilleur laboratoire de balistique qui se trouve dans la capitale.

L'arme connue sous le nom de Revolver du Christ est une arme de poing en fer forgé au canon revêtu de bois marqueté. Selon la légende, un gentilhomme palatin en fit l'acquisition pour l'offrir en cadeau de noces à son gendre, dont la remarquable habileté au tir lui avait valu d'être plusieurs fois remarqué dans des batailles, et distingué par des honneurs militaires augurant une brillante carrière. L'arme acquise avait la réputation de porter particulièrement chance à son propriétaire et témoignait d'un savoir-faire exceptionnel. Et pourtant, sitôt les noces passées, alors que l'arme avait pris place dans le foyer des époux, des attaques terrassèrent le jeune homme,

le jetant au sol, le secouant de convulsions comme un épileptique, l'écume aux lèvres, et seule la force de deux hommes pouvait l'empêcher de se faire du mal. Tous les traitements échouèrent. En peu de temps, il perdit son poste dans l'armée et le couple dut subsister grâce à l'argent du beau-père, dont il avait reçu l'arme que du reste personne n'avait encore mise en relation avec le déclenchement soudain de la maladie. C'est par la suite que l'épouse, en chemin pour la ville où elle souhaitait vendre ses travaux d'aiguille afin de contribuer aux efforts du foyer, rencontra un inconnu qui l'appela par son nom et lui demanda : *Quelle main détient le revolver ?* Contrainte de le décrire, l'épouse déclara plus tard que l'homme portait autour de la tête un tissu enroulé comme un turban qu'elle avait pris pour un bandage, et que sa chemise était trouée en plusieurs endroits comme s'il s'était faufilé à travers des buissons épineux. Étrangement, elle n'éprouva pas la moindre crainte devant l'homme, lui offrit quelques-unes de ses provisions et se réjouit même lorsqu'elle le croisa une deuxième, puis une troisième fois. Elle n'avait cependant rien su répondre à sa question récurrente, et ce n'est qu'après leur dernière rencontre, de retour